

nous n'avons pu juger de son mérite dans notre climat. La réputation de la crève-cœur en Europe est telle que nous devons l'essayer en Canada. D'ailleurs, un sang nouveau est toujours à désirer. Il rajeunira les espèces vieilles qui ont subi les influences des hivers du nord.

Le Dorking. (Espèce d'Angleterre)

La dorking est en Angleterre ce que la crève-cœur est en France : une poule de choix. Cette espèce est élevée principalement en la petite ville de Dorking, et ses environs, comté de Surrey, Angleterre, et de là elle a pris son nom. On l'a importé plusieurs fois en Canada et il y a déjà longtemps, mais elle s'est peu répandue parmi nous. Depuis quelques années, nos principaux éleveurs (Monsieur Cochrane en garde de bien belles sur sa ferme de Compton) l'ont importée de nouveau, et il est probable que leurs efforts fourniront aux cultivateurs l'occasion de se procurer cette bonne espèce.

Le dorking est un gros coq. Il a un ergot de plus à la pattque les volailles ordinaires. Cet ergot est au-dessus de la torse ou ergot de derrière et relevé comme un éperon. La poule l'a aussi.

Cette espèce a été créée par la sélection des meilleurs individus dans la race ordinaire du pays. C'est un poulet de grange choisi judicieusement et hautement cultivé et conséquemment amélioré à son plus haut point. Le cinquième ergot chez le coq est accidentel ; il s'en trouve dans toutes les races qui ne sont pas cultivées. Mais des individus de la gente gallinacée à cinq ergots ayant été choisis par un amateur pour en former l'espèce dite Dorking, il s'en suit qu'un dorking doit en avoir cinq, mais il ne faut pas conclure de là que toute poule qui a cinq ergots en soit une.

Il y a plusieurs variétés de ces oiseaux, les deux seules reconnues comme pures sont les blancs et les gris. L'opinion varie sur le mérite de ces deux couleurs. Pour nous, nous croyons qu'elles se valent.

La dorking est bonne pondeuse, bonne couveuse et excellente pour la table. C'est une poule assez sédentaire elle ne va pas loin dans les champs. Elle demande à être soignée régulièrement. Un coq dorking est une bonne acquisition dans la basse-cour du cultivateur. Le poulet de cette espèce se vendra toujours bien aux marchés des villes.

Ls. LÉVÊSQUE,

M. C. A.

D'Aillebout, juillet 1870.

A vieille mule frein doré,
Riche habit fait fol honorer.
Faire la mouche du cochon.
La chèvre a pris le loup.

Nous ne calculons pas assez.

Ce qui nuit le plus au progrès des cultivateurs, c'est le manque de calcul. Nous sommes forcés d'admettre la supériorité des cultivateurs étrangers sur nous. Les canadiens qui vont travailler à l'étranger sont surpris de voir les cultivateurs américains vivre à l'aise, travailler peu et payer de fortes gages à leurs employés : ils reviennent avec l'idée qu'il est impossible de faire la même chose ici. Raisonons un peu sur cette fausse idée.

D'abord, il est admis que notre sol est aussi beau, aussi riche que celui des Etats-Unis : nos produits se vendent aussi facilement ici que là. Comment se fait-il que notre classe agricole soit en général inférieure à celle de nos voisins, sous le rapport du progrès. La raison se trouve dans l'esprit observateur et calculateur qui domine chez nos voisins. Ces cultivateurs américains qui donnent de gros prix aux canadiens, préfèrent moins travailler des bras et plus travailler de la tête.

Ils calculent sans cesse, ils lisent les journaux, s'instruisent, se mettent au courant de tous les progrès nouveaux dans leur branche et en font l'application sur leur ferme. Nous, nous cultivons au hasard, nous ne pensons qu'à travailler rudement, nous pensons que l'instruction est inutile au cultivateur ; nous ne nous rendons jamais compte des progrès qui se font autour de nous, nous ne cherchons jamais à tenter quelque chose de nouveau : la vieille routine, le préjugé : voilà nos guides. Quand on pense qu'un grand nombre n'ont pas encore consenti à faire l'essai de la graine de trèfle et de mil comme moyens de se procurer de bons paturages, et que nous refusons encore de nous livrer à une foule de procédés, dont l'excellence est à jamais reconnue : tels que culture des légumes, arbres fruitiers, etc ; comment peut-on être surpris de l'état, où en est notre agriculture.

Perte de temps.

Il est vrai que notre population est excessivement laborieuse ; mais d'un autre côté, nous perdons beaucoup de temps. Prenons le samedi pour exemple. Ici, à St. Hyacinthe et les environs, on semble considérer que c'est une obligation sacrée de venir au marché. On y vient vendre pour quelques sous, et quand on a rien à vendre, on y vient souvent tout de même. On perd la journée d'un homme, et d'un cheval ; et malheureusement un grand nombre ne viennent pas à la ville sans y faire des dépenses inutiles.

Nous n'exagérons rien en disant qu'il se perd ainsi : en moyenne deux cents journées d'hommes et de chevaux par semaine, rien qu'à St. Hyacinthe et dans les environs. Nous n'exagérons rien encore, en estimant

ces journées à \$1.00 par jour, chacune. Voilà donc \$200 par semaine de perdues : soit, plus de dix mille piastres par année et seulement dans un district. Et quand on pense que ce gaspillage se pratique chez un peuple qui a peur de payer une piastre ou un écu par année pour recevoir un journal ; qui refuse d'acheter des instruments agricoles, des animaux améliorés, etc., sous le prétexte que ça coûte trop cher, n'est-on pas en droit de dire qu'il y a manque de calcul parmi nous !

Etudier et raisonner.

Si chaque cultivateur étudiait et raisonnait mieux les détails de son art, il s'apercevrait qu'il perd, chaque année, sur sa ferme, de quoi s'acheter des instruments aratoires, des grains et animaux améliorés, des engrais, etc., et de quoi payer son abonnement à un journal, par dessus le marché. Mais pour bien constater les pertes qu'il fait, il faudrait recourir au calcul. Il faudrait avoir un cahier où seraient entrées les opérations de chaque année, sur chaque morceau de terre, dans chaque département, et en calculant les divers résultats obtenus on pourrait, d'année en année, améliorer les systèmes en vigueur, ou les changer pour en prendre d'autres plus profitables.

Question majeure !

Que chaque cultivateur se fasse donc cette question-ci : Est ce que je réalise avec ma ferme, chaque année, tout le profit possible et n'y aurait il pas quelque chose de mieux à faire ? Qu'il jette les yeux autour de lui pour voir si d'autres ne font pas mieux que lui ; qu'il s'adresse à ceux qui l'environnent et qu'il leur demande de répondre pour lui à cette question.

Si ceux là lui disent qu'il n'a rien de mieux à faire que de continuer : il peut être sûr qu'il est entouré de routiniers ; car une ferme laisse toujours à désirer aux yeux d'un homme de progrès et d'expérience. Alors, qu'il aille au loin visiter un cultivateur de renom : qu'il lui expose sa situation, et si cet homme est digne de sa réputation, il lui donnera quelques conseils nouveaux et ce avec plaisir. Rendu chez lui que notre cultivateur calcule et réfléchisse, et cette amélioration, que vient de lui suggérer ce cultivateur justement célèbre, suffira pour lui ouvrir la porte du progrès.

Car, en agriculture comme ailleurs, il y a du faux et du vrai : or les vérités sont liées entre elles comme les anneaux d'une chaîne : du moment que vous tenez un de ces anneaux, il vous est facile de continuer à suivre la chaîne jusqu'au bout, pourvu que vous ayez la force suffisante. Eh ! bien, cette force, le cultivateur la trouvera dans le raisonnement et le calcul : du